DE

ST. FRANÇOIS D'ASSISE

PAR

LES RR. PP. GIRY ET RIBADENEIRA,

SUIVIE D'UNE

Neuvaine en l'Honneur de ce Saint.

MONTREAL:
IMPRIME PAR JOHN LOVELL.
1861.

ST. F

F

De qu
l'éloge d
instrume
jamais se
pour exé
C'est peu
le père
nombre e
toute l'é
comme
pas à un
les Israél
qui, dans
d'apôtres
de vierge
d'archevê
princes,
princesse
personne

VIE
DE
S^t. FRANÇOIS D'ASSISE,
Fondateur de l'Ordre des Mineurs.

De quelles paroles nous servirons-nous pour faire l'éloge de ce grand homme, un des plus dignes instruments dont la Providence divine se soit jamais servie pour procurer le salut des peuples et pour exécuter les desseins de sa miséricorde ? C'est peu de dire que Dieu l'a fait comme Abraham, le père d'une illustre postérité, qui surpasse en nombre et en éclat tout ce qu'il y a d'étoiles dans toute l'étendue du firmament ; qu'il a donné, comme Moïse, une loi pure et sans défaut, non pas à un peuple grossier et sensuel, comme étaient les Israélites, mais à un peuple saint et parfait, qui, dans la suite des siècles, s'est vu composé d'apôtres, de martyrs, de confesseurs, de docteurs, de vierges, de papes, de cardinaux, de patriarches, d'archevêques, d'évêques, d'empereurs, de rois, de princes, de ducs, d'impératrices, de reines, de princesses, de duchesses, et de toute sorte de personnes insignes par leur vertu et par leur

dignité; qu'il a été enlevé, comme Elie, dans un chariot de feu, non pour ne plus reparaître sur la terre où il était encore nécessaire qu'il demeurât, mais pour visiter ses enfants qui étaient éloignés de lui et pour les embrâser des flammes de l'amour divin, dont son propre cœur était tout consumé.

Il y a encore quelque chose de plus admirable en ce saint Patriarche; c'est que, pour rallumer la charité de tous les fidèles, il a été fait lui-même l'image vivante de Jésus-Christ crucifié, non-seulement par les pénitences et les austérités dont il a constamment affligé son corps, mais aussi par les plaies de cet aimable Sauveur qui lui ont été imprimées aux pieds, aux mains et au côté. Et n'est-il pas véritable qu'il est encore aujourd'hui, par le saint Ordre qu'il a établi, et qui s'est depuis divisé en plusieurs branches, dont chacune conserve toute la force et la vigueur de la tige, qu'il est, dis-je, la Lumière du monde, le Sel de la terre, le Soutien de l'Eglise militante, la Pépinière de l'Eglise triomphante, la Terreur des hérétiques, le Secours et la Consolation des catholiques, et un Arbre mystérieux qui donne des fruits pour la santé de toutes les nations? Il faudrait donc, sans doute, non pas qu'un homme mortel et sujet au péché, mais que ce même Séraphin, qui en fit

autrefois un crucifix si digne d'admiration, prît maintenant la plume pour nous décrire la profondeur de son humilité, la ferveur de son amour, la perfection de son détachement de toutes les choses créées et ses autres excellentes vertus, qui l'ont élevé au rang des plus sublimes d'entre les Anges. Mais nous pouvons dire que Dieu a pourvu à ce besoin lorsqu'il a inspiré à saint Bonaventure, qui a mérité lui-même le nom de *Docteur séraphique*, de se faire son historien. C'est un Saint qui a écrit pour un autre Saint ; c'est un Séraphin qui a écrit pour un autre Séraphin ; et nous avons sujet de nous consoler de notre impuissance, ayant devant les yeux la vie de cet homme du ciel, composée par un Docteur si éclairé et si plein de l'Esprit de Dieu. Voici donc ce qu'il nous en dit, avec quelques autres observations tirées des *Annales* de son Ordre.

Saint François naquit à Assise, ville considérable d'Italie, en Ombrie, l'an de grâce 1182, sous le pontificat de Lucius III. Son père, nommé Pierre Bernadon, était un riche marchand de la même ville, qui trafiquait aux pays étrangers et même jusqu'en France : ce que les nobles font en Italie, sans perdre pour cela leur titre de noblesse. Sa mère, appelée Picque, était une dame de grande vertu, que quelques auteurs

n'ont point fait difficulté d'appeler *bienheureuse*, non-seulement pour avoir porté un fruit d'un mérite si extraordinaire, mais aussi pour les marques de sainteté qu'elle a fait paraître en toute sa vie. Lorsqu'elle fut près de mettre ce fils au monde, elle fut longtemps en travail d'enfant et dans des douleurs inconcevables, sans pouvoir en être délivrée. Un pélerin vint alors à sa porte demander l'aumône, et, lorsqu'il l'eut reçue, il dit à celle qui la lui avait apportée que, si la dame du logis voulait accoucher heureusement, il fallait qu'elle se fit porter dans une étable, et qu'elle n'accoucherait pas autre part. Elle obéit à cet ordre, et aussitôt l'enfant naquit sans aucune peine. Plusieurs croient que ce pélerin était un ange. On a depuis changé cette étable en une chapelle, sous le titre de Saint-François enfant, et on y voit cette inscription : *Hoc oratorium fuit bovis et asini stabulum, in quo natus est Franciscus, mundi speculum :—En cet oratoire, qui fut l'étable du bœuf et de l'âne, François est né, la merveille et l'exemple du monde.* Peu de temps après on pensa à le baptiser, et un second pélerin s'offrit à être son parrain : ce qui fut accepté, à la charge qu'il le nommerait Jean sur les fonts du baptême. Il changea depuis de nom et prit celui de François, soit que son père qui était

en France au temps de sa naissance, le lui ait donné à son retour, pour mémoire des courtoisies qu'il avait reçues en ce royaume; soit que lui-même l'ait voulu porter par une singulière affection pour les Français, et parce qu'il en avait appris la langue en fort peu de temps; soit enfin que la faculté qu'il avait de parler français, l'ait fait appeler François par ceux qui le fréquentaient dans sa jeunesse. Pendant qu'il était encore à la mamelle, un troisième pélerin vint demander à le voir et à l'embrasser; et, ayant prédit de grandes choses de lui, il avertit que l'enfer ferait tous ses efforts pour le faire périr: ce que le démon même fut obligé d'avouer depuis dans un exorcisme.

Son éducation fut toute sainte, et sa mère ne manqua pas de lui inspirer de bonne heure de l'horreur du vice et de l'amour pour la vertu. Il fut néanmoins un peu vain dans sa jeunesse; il aimait la gloire, il voulait être bien vêtu, il paraissait volontiers avec éclat dans les compagnies, il traitait magnifiquement ses compagnons, et, ayant un pressentiment qu'il serait un jour honoré de tout le monde, sans en comprendre les voies et la manière, il faisait tous ses efforts pour l'emporter dans le jeu et pour se mettre en considération parmi les personnes de son âge; mais, tout mondain qu'il était en ce temps-là, il conserva néan-

moins toujours inviolablement la chasteté : Dieu ne permettant pas que celui qui devait être le père de tant de saintes vierges, fût souillé des ordures de l'incontinence. De plus, il semblait que, selon la parole de Job, la miséricorde fut née et eût pris croissance avec lui. Il ne pouvait voir des pauvres sans être touché de compassion de leur misère ; et comme son père se l'était associé dans son trafic pour avoir part à son gain, il leur distribuait libéralement une partie de ce qui lui revenait de ce négoce. Surtout il ne refusait jamais l'aumône à ceux qui la lui demandaient pour l'amour de Dieu : ce mot de l'amour de Dieu l'attendrissant déjà si fort, qu'il ne pouvait l'entendre sans en être touché sensiblement. Etant un jour extrêmement occupé à une vente, il en renvoya un sans rien lui donner ; mais il n'y fit pas plus tôt réflexion, qu'il courut après lui, et le récompensa libéralement du refus qu'il lui avait fait. Il promit à Dieu en même temps de faire la charité, quand il en aurait le moyen, à tous ceux qui la lui demanderaient pour son amour : ce qu'il a fidèlement observé le reste de ses jours.

D'ailleurs, il avait une douceur et une honnêteté si grandes, qu'il gagnait le cœur de tout le monde, et qu'on le regardait dans Assise comme la perle de la jeunesse et comme un homme qui

ferait un jour la gloire de son pays et la consolation de toute la province. Il y avait surtout dans la même ville un habitant qui, toutes les fois qu'il le rencontrait, étendait son manteau par terre pour lui servir de tapis, et se mettait même à genoux devant lui pour lui témoigner son respect ; il disait que François méritait bien cet honneur, puisque, dans peu de temps, il serait révéré de toute l'Eglise. Cependant, comme ce jeune homme, encore plein de l'esprit du monde, ne se représentait que des grandeurs temporelles, Dieu voulut le gagner par une suite de croix et d'afflictions : d'abord, il permit que, dans une guerre entre les Assisiens et les Pérusiens, où il voulut signaler son courage pour la défense de sa patrie, il fût fait prisonnier ; cette captivité dura un an entier, pendant lequel il eut beaucoup à souffrir ; mais, bien loin de s'attrister et de se laisser accabler de mélancolie pour une si mauvaise fortune, il consolait lui-même les compagnons de sa disgrâce, leur faisant toujours espérer une prompte délivrance. De plus, dès qu'il fut en liberté, il tomba dangereusement malade, ce qui l'obligea de se disposer à la mort ; et ce fut alors qu'il commença à faire réflexion sur les vanités de sa vie passée et à en concevoir de l'horreur. Il ne quitta pas néanmoins encore tout-à-fait l'amour de la propreté et de

l'éclat des habits dont il avait été si rempli. Dès qu'il fut rétabli en santé, il s'habilla élégamment, à son ordinaire, afin de ne rien perdre de l'estime qu'il s'était acquise parmi les personnes de son âge ; mais il fit une action qui lui mérita une visite extraordinaire du Ciel : étant sorti de la ville, il rencontra un gentilhomme de bonne mine, mais pauvre et fort mal vêtu ; il se dépouilla généreusement de ses habits et les lui donna : la nuit suivante il eut un songe mystérieux, dans lequel il vit un palais magnifique rempli d'armes de toutes sortes marquées du signe de la croix. Il demanda aussitôt à qui ces richesses appartenaient ; et l'Esprit de Dieu lui fit réponse que c'était à lui-même et à ses soldats. Il n'était pas encore assez expérimenté pour comprendre le mystère de cette prophétie. Il s'imagina donc, dans sa passion pour la gloire, qu'il devait devenir un grand capitaine et remporter d'illustres victoires qui le rendraient renommé par tout le monde. Aussi, sachant que Gauthier de Berne, assisté des troupes du pape Innocent III et de Philippe-Auguste, roi de France, était entré avec une grosse armée dans la Pouille, pour combattre un tyran, nommé Marcoval, il se mit en chemin dès le grand matin pour lui aller offrir son service. Mais, où allez-vous, François ? la milice où vous êtes appelé n'est pas

corporelle, mais spirituelle : vous devez combattre le démon, le monde et le péché, et non pas des hommes semblables à vous. Vos soldats ne seront pas armés de lances et d'épées, mais de l'esprit de pénitence et de mortification. Aussi, dès qu'il fut à Spolète, Notre-Seigneur lui apparut, et, le traitant avec beaucoup de familiarité, il lui dit : *François, qui te peut élever davantage, le maître ou le serviteur, le pauvre ou le riche ?—C'est assurément le premier*, répondit François.—*Si cela est*, répliqua Notre-Seigneur, *pourquoi donc me quittes-tu, moi qui suis le Maître de toutes choses, et qui possède des richesses infinies, pour t'attacher à un homme mortel qui n'a que la servitude et la pauvreté pour partage ?—Ah, Seigneur*, dit alors François, *que vous plaît-il que je fasse ?—Retourne en ton pays*, ajoute le Fils de Dieu ; *la vision que tu as eue ne te promet pas des grandeurs temporelles, mais des grandeurs spirituelles.* Il obéit aussitôt et s'en retourna à Assise, mais tout autre qu'il était auparavant ; ne respirant plus que le mépris de lui-même, le détachement du monde et l'amour des biens célestes. Peu de temps après, il traita magnifiquement ses compagnons, pour ne les quitter qu'avec quelque sorte de bienséance ; le festin fut suivi d'un jeu honnête, dans lequel ils l'élurent tous pour leur chef ; mais, le jeu étant

fini, comme il les reconduisait hors de la ville, il fut ravi en extase et demeura immobile au milieu du chemin. Ils lui dirent en raillant qu'il avait sans doute l'amour dans la tête, et qu'il pensait à une maîtresse ; mais, étant revenu à lui, il leur répondit sérieusement que la maîtresse qui le charmait était la Sagesse de Dieu, dont les beautés surpassent tout ce qu'il y a d'agréable sur la terre.

Depuis ce temps-là, il ne s'appliquait presque plus à son trafic, et il sortait souvent de la ville pour goûter les douceurs de la solitude. Etant un jour à cheval dans la plaine au-dessous d'Assise, il rencontra un lépreux qui lui fit tant d'horreur, qu'il détourna aussitôt les yeux pour ne pas le voir, et prit son chemin d'un autre côté. Mais, se souvenant alors de la résolution qu'il avait faite de combattre en toutes choses les inclinations déréglées de son amour-propre, il s'arrêta tout court, mit pied à terre, et alla embrasser et baiser ce malheureux. Il lui fit aussi l'aumône, et tâcha de le consoler dans sa disgrâce, puis il remonta à cheval. Dès qu'il eut fait quelques pas, il regarda derrière lui pour le considérer encore une fois ; mais il ne le vit plus, quoiqu'il n'y eût ni arbre ni maison dans cette plaine où il pût s'être caché. Il jugea donc que ce lépreux était celui dont parle le prophète Isaïe, qui s'est revêtu de nos misères et

de nos maladies pour nous en guérir : et son cœur en ressentit une joie et une consolation indicibles. Il devint ensuite plus assidu à la prière, et il faisait ses plus grandes délices de contempler les perfections de Dieu et les plaies de Jésus-Christ crucifié. Ce fut dans la ferveur de l'une de ces oraisons que cet aimable Sauveur lui apparut visiblement, dans le même état où il était sur l'arbre de la Croix, et qu'il lui imprima, dans le cœur, ces paroles de l'Evangile: *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il porte sa croix et qu'il me suive.* Et depuis cette apparition, il avait un si vif sentiment des douleurs de son Maître, qu'il y pensait presque continuellement, et qu'il ne le faisait qu'en versant des torrents de larmes.

La pauvreté, l'humilité et la charité envers les nécessiteux furent ensuite ses plus chères vertus ; au lieu de fuir, comme auparavant, les lépreux, il les allait chercher dans les hôpitaux, et, les ayant embrassés, il les faisait manger de ses propres mains ; au lieu de se contenter, comme auparavant de secourir les mendiants de ses aumônes, il les assistait et les soulageait par toutes sortes de ministères humiliants, les déchaussant, les couchant, les nétoyant, leur rendant mille autres services. Les pauvres ecclésiastiques avaient la principale

part à ses charités. Il leur fournissait de quoi vivre, et les pourvoyait aussi d'ornements nécessaires pour la célébration des saints Mystères. En ce temps-là, il alla à Rome visiter les tombeaux des Apôtres. Au sortir de l'Eglise, il vit une foule de pauvres, qui attendaient les effets de la miséricorde des passants ; il en eut pitié, et, après leur avoir distribué tout ce qu'il avait d'argent, il donna enfin son habit à celui qui paraissait le plus nu, et se revêtit de ses haillons. Il demeura ainsi le reste du jour parmi les pauvres, avec une merveilleuse satisfaction de cœur.

Il fit ces actes héroïques de vertu, étant encore dans l'état de séculier et sans autre conduite que celle du Saint-Esprit : toutefois au sentiment de plusieurs auteurs de sa vie, il conférait de son attrait avec Guy, évêque d'Assise. Le temps bienheureux de sa parfaite conversion arriva : se trouvant auprès d'une Eglise, dédiée sous le nom de Saint-Damien, aux portes de la ville, et voyant qu'elle tombait en ruine, il entra dedans et se mit en prière devant le Crucifix. Alors il entendit une voix qui sortait de la bouche du Christ, et qui lui dit par trois fois : *Va, François, et répare ma maison qui est sur le point de tomber.* Cette voix l'étonna extrêmement ; il fut saisi de frayeur, et il tomba même en quelque défaillance ; mais étant

revenu à lui, et croyant que ce commandement se devait entendre de l'Eglise de Saint-Damien, où il était, il retourna chez son père, prit quantité de draps, et alla les vendre à Foligno, avec son cheval, puis il porta l'argent à un bon prêtre qui desservait cette chapelle, le priant de le recevoir en sa compagnie, et d'employer cet argent à la réparation de la maison de Dieu. Le prêtre agréa bien de le retirer quelque temps avec lui; mais, pour son argent, il ne voulut pas le recevoir, de peur de se faire des affaires avec son père, qui était un homme emporté et violent. François, fâché de ce refus, jeta tout l'argent sur une fenêtre de l'Eglise, n'en faisant pas plus d'état que si c'eût été de la boue, et il demeura plusieurs jours avec ce bon ecclésiastique, pleurant continuellement ses péchés, et châtiant son corps avec une rigueur impitoyable.

Son père fut bientôt informé de ce qui se passait et, dans son humeur colère et impétueuse, il accourut à Saint-Damien pour l'en retirer. Mais comment aurait-il trouvé celui que la divine Providence avait résolu de tenir caché? La muraille de la chambre où il était s'amollit et s'enfonça, et lui donna une retraite sûre et tranquille contre les recherches de son père. Ensuite il s'enfuit dans une caverne où il passa plusieurs jours dans une oraison et un jeûne continuels, vivant plutôt

du pain des larmes que de celui qu'il se faisait apporter en secret par un serviteur de sa maison. Cependant l'onction de la grâce se répandant de plus en plus dans son cœur, il eut honte de sa fuite, et de se tenir caché comme un homme timide et sans courage ; ainsi, tout sale et défiguré qu'il était, il rentra généreusement dans Assise, résolu de tout souffrir pour la gloire de Jésus-Christ. On le prit alors pour un fou, on lui jeta des pierres, on le couvrit de boue, et on lui dit mille injures ; mais ce grand disciple de la Croix, qui ne souhaitait rien plus que d'imiter son divin Maître dans les ignominies de sa Passion, endura tous ces outrages avec une allégresse merveilleuse. Son père, outré de dépit à cause du déshonneur qu'une conduite si irrégulière attirerait, croyait-il, à sa famille, se saisit de lui, et après l'avoir bien battu, il le lia et l'enferma dans un trou de son logis, sous un escalier. François ne s'attrista point de ce traitement ; au contraire, il fut ravi de souffrir, de la part de son père, les mêmes supplices que les tyrans faisaient autrefois endurer aux Martyrs.

Dans l'absence de son mari, la mère de François reconnaissant en son fils un attrait extraordinaire de la grâce lui ouvrit la porte de son cachot et lui donna la liberté d'aller où il voudrait. Sa retraite fut encore

en l'Eglise de Saint-Damien, dont il avait entrepris la réparation. Son père, à son retour, en fut extrêmement irrité; mais, ayant trouvé sur la fenêtre de cette Eglise l'argent que le Saint y avait jeté, il s'apaisa un peu. Enfin l'évêque d'Assise rétablit l'accord entre eux. François renonça, en présence de ce prélat, à tous les biens auxquels il pouvait prétendre en vertu de son association et de la succession de ses parents; son père, sur cette renonciation, le laissa maître de lui-même et l'abandonna à sa propre conduite. Ce fut en cette occasion que ce nouveau pauvre de Jésus-Christ se dépouilla jusqu'à sa chemise, sans se rien réserver qu'un cilice dont son corps était couvert, et, ayant remis tous ses habits entre les mains de son père, il lui dit: *Jusqu'à présent je vous ai appelé mon père; mais, désormais, je ne donnerai plus ce nom qu'à Dieu seul, et je lui dirai bien plus librement que je ne faisais :* Notre Père qui êtes aux cieux, *comme à celui qui est tout mon trésor et toute mon espérance.* Tous ceux qui assistaient à cette action, en pleurèrent amèrement. L'évêque même en fut si touché, qu'il se jeta au cou de François et le couvrit de son manteau. Ensuite il lui fit apporter l'habit de l'un de ses laboureurs, et le lui donna. Le Saint le reçut volontiers sous le titre d'aumône, et l'ayant fendu en forme de croix et y ayant même

figuré une croix avec du ciment, il s'en revêtit comme d'une précieuse livrée d'un Dieu pauvre et humilié.

Avec cet habit il sortit d'Assise et s'en alla dans la solitude, chantant dans le chemin les louanges de Dieu en langue française. Passant par un bois, il rencontra des voleurs qui lui demandèrent qui il était: *Je suis*, répondit-il, *le héraut du grand Roi*. Alors ces voleurs le battirent cruellement et le jetèrent dans une fosse pleine de neige, lui disant en se moquant: *Tiens-toi là, héraut de Dieu.* François crut avoir beaucoup gagné d'être ainsi outragé et maltraité. Dès que ces voleurs se furent retirés, il se releva et continua son chemin, chantant encore plus haut et avec plus d'allégresse des hymnes et des cantiques à la louange de son Créateur. Etant arrivé à un monastère, il y demanda la charité, et il la reçut comme un mendiant du commun. De là il passa à la ville de Gubio, où un de ses amis, qui le reconnut, lui donna une petite tunique fort pauvre, avec une ceinture de cuir, un bourdon et des souliers pour l'équiper en pélerin et en ermite. Il avait alors vingt-cinq ans, et il n'avait point encore d'autre vue que de se sanctifier par les pratiques de l'humilité, de la patience, de la pauvreté et de la miséricorde envers les malades. Ainsi, il se consacra au service des hôpitaux et des

maladreries ; portant une singulière compassion aux lépreux, il lavait humblement leurs pieds, nettoyait leurs ulcères, demandait l'aumône pour eux, et souvent les embrassait pour les consoler dans leur peine et les encourager à souffrir avec constance. Cette charité ne fut pas sans miracles : plusieurs furent guéris par son attouchement ; surtout un homme du comté de Spolète qui avait tout le visage rongé d'un chancre qui le rendait horrible à voir.

Lorsqu'il fut bien fondé dans l'humilité, se souvenant de l'ordre qu'il avait reçu de réparer l'Eglise de Saint-Damien, il s'en retourna à Assise ; et ce qu'il n'avait pu faire étant riche, il l'exécuta facilement dans l'état de pauvreté qu'il avait embrassé. Ce ne fut pas en fournissant de son bien de grandes sommes d'argent ; mais, en quêtant aux portes des riches de quoi rétablir cet édifice, en y travaillant lui-même comme un manœuvre, en portant, sur ses épaules, de la pierre, du bois et du ciment, et en animant les autres par son exemple à une œuvre si sainte par l'espérance de la récompense éternelle. Le succès de cette réparation lui fit encore entreprendre celle de l'Eglise de Saint-Pierre, qui était un peu plus éloignée de la ville d'Assise, et il n'en vint pas à bout avec moins de promptitude et de bonheur. Enfin, comme il vit

que l'Eglise de Notre-Dame-des-Anges, appelée de la Portioncule, tombait aussi en ruines, et que pour cela, elle était déserte et abandonnée, il résolut de s'appliquer avec le même zèle, à la réparer. Saint Bonaventure dit qu'il l'aima plus que tous les autres lieux du monde, qu'il y commença avec humilité le grand ouvrage de sa perfection, qu'il y fit des progrès admirables dans la vertu, qu'il y acheva heureusement sa vie, et qu'en mourant, il le recommanda sur toutes choses à ses enfants, comme un lieu pour lequel la Sainte Vierge avait des égards tout particuliers.

Etant un jour dans ce sanctuaire, il y entendit, à l'Evangile de la messe, ces paroles de Notre-Seigneur, tirées du chapitre 10, de saint Mathieu : *Ne possédez ni or ni argent, ne portez point d'argent dans vos ceintures; en chemin, n'ayez ni sac ni valise, ni deux habits, ni souliers, ni bâton.* Cette admirable leçon lui frappa incontinent l'esprit; il la prit comme prononcée et dictée pour lui-même, et, sans différer d'un moment, il jeta son bâton, se mit nu-pieds, prit une corde au lieu de ceinture, donna sa bourse et tout l'argent qu'il avait, et, se contentant d'une simple tunique, il commença tout de bon la vie apostolique et évangélique dont il devait lever l'étendard dans le monde. Ensuite, il se mit à prêcher la pénitence; ce qu'il fit avec

tant de ferveur et d'onction, que plusieurs pécheurs touchés de ses paroles, se convertirent et lavèrent dans leurs larmes les taches de leur vie passée. Plusieurs même renoncèrent au monde pour embrasser l'état humble dont il faisait profession. Le premier fut le B. Bernard de Quintavalle, l'un des plus riches habitants d'Assise: ayant vu de ses propres yeux saint François, passer la nuit en oraison dans une chambre de son logis, où il l'avait prié de prendre un peu de repos, il fut tellement ému de son exemple, qu'il renonça à l'heure même à tous ses biens, et se mit à sa suite. Le second fut le B. Pierre de Catane, chanoine de la cathédrale de la même ville, qui quitta généreusement son bénéfice, pour se faire avec lui pauvre de Jésus-Christ. Le troisième fut le B. frère Gilles, que la sage folie de la Croix, a depuis, élevé à une si éminente perfection.

En ce temps, Dieu fit connaître à François, par diverses visions, qu'il l'avait choisi pour fonder un grand Ordre qui combattrait vigoureusement la chair, le monde, le démon et le péché; qui remporterait sur eux d'illustres victoires, qui travaillerait avec un heureux succès à la réformation des mœurs des Chrétiens, dont le dérèglement était devenu extrême, et qui porterait la lumière de la foi jusqu'aux extrémités de la terre. Ces assurances

l'animèrent à continuer ses prédications ; il envoya Bernard avec Pierre du côté de la Toscane, et lui avec frère Gilles, parcoururent la Marche d'Ancône, exhortant avec une force merveilleuse au détachement du monde, au mépris des plaisirs et des richesses et à une parfaite conversion de cœur à Dieu. Le nombre de ses enfants s'accrut ensuite jusqu'à sept, et, peu de temps après, jusqu'à onze.

Ils représentaient avec lui le collége sacré des douze Apôtres. Il leur disait, en les envoyant prêcher : *Allez annoncer la paix à tous les hommes; animez-les à la pénitence, qui est la seule voie pour obtenir le pardon des péchés ; soyez assidus à la prière, patients dans les adversités, infatigables dans le travail, modestes et retenus dans vos paroles, graves et irrépréhensibles dans vos actions, et parfaitement reconnaissants des bienfaits que vous recevrez. Surtout, mettez votre confiance en Dieu, et tenez pour certain que rien ne vous manquera, quoique vous marchiez sans provisions et sans argent.* De cette sorte, il les distribua en diverses contrées d'Italie, observant en cette mission, de les faire partir en forme de croix. Ce n'est [illegible] appelait encore ni frères ni religieux, mais seulement les pénitents d'Assise, quoique le bienheureux Père, pour les éloigner un peu de leur pays, les eût alors transférés à un pauvre ermitage abandonné, dans la

vallée de Riète; mais, quand ce divin Apôtre vit les fruits surprenants qu'il plaisait à la divine Bonté d'opérer par lui et par cette sainte troupe de missionnaires répandus de côté et d'autre, il souhaita de les voir tous ramassés, pour en faire un corps mieux lié et plus ferme. Il n'envoya pour cela ni lettres ni messagers; mais, ayant représenté ses désirs à Jésus-Christ, qui en était l'auteur, il vit arriver auprès de lui tous ces ouvriers évangéliques, chargés des trophées qu'ils avaient remportés sur la malice des hommes et sur les efforts de l'enfer. Alors il leur composa une Règle en termes simples: mettant la pratique de l'Evangile pour fondement inébranlable de tout son édifice spirituel, il y ajoutait seulement quelques constitutions nécessaires à l'établissement d'une vie commune. L'évêque d'Assise, qu'il consultait souvent dans ses difficultés, était d'avis qu'il prît des possessions et des rentes pour faire subsister doucement ses enfants sans être obligés de mendier leur pain; mais il répondit à ce prélat qu'il ne pouvait nullement s'y résoudre: *Car, si nous avions du bien*, lui dit-il, *il nous faudrait des armes pour nous défendre des voleurs; des procureurs et des avocats pour soutenir notre droit contre les chicanes des usurpateurs; des serviteurs et des servantes pour faire valoir nos métairies. Juges, s'il vous plaît, monseigneur, quel*

désavantages nous recevrions du commerce avec des personnes si éloignées de l'esprit de notre institut. Ainsi, il persista courageusement dans la résolution qu'il avait prise, d'établir son Ordre sur le fonds de la pauvreté évangélique. Il pensa ensuite à la faire approuver et confirmer par le Saint-Siége; aussi, du consentement unanime de ses enfants, et sans se munir d'aucune recommandation des prélats ni des grands seigneurs de sa province, il vint à Rome vers le pape Innocent III, l'un des plus sages pontifes qui aient gouverné l'Eglise. Il avait avec lui le bienheureux collége de ses onze disciples, et il en conquit à Riète un douzième, qui fut André de Tancrède, brave gentilhomme de cette ville, en lui disant seulement, au milieu du chemin où il le rencontra, qu'il avait assez servi le monde, et que Jésus-Christ l'appelait au Calvaire. Dans Rome, il se logea à l'hôpital de Saint-Antoine pour y recevoir l'aumône en qualité de pauvre et pour y servir les malades. Peu de jours après, il alla pour parler au Pape dans le palais de Latran, en un lieu appelé le Miroir, où il se promenait; mais Sa Sainteté, qui avait alors l'esprit occupé de plusieurs grandes affaires, ne le voulut pas écouter, et le repoussa même avec indignation. Ce rebut, bien loin d'affliger et de décourager François, le remplit au contraire de joie et d'espérance: il se

retira doucement avec une profonde humilité et une modestie angélique, en recommandant son affaire à Dieu, qui la lui avait inspirée. Il ne fut pas frustré dans son attente : car, la nuit suivante, le Pape, ayant vu en songe un petit palmier qui, né à ses pieds, montait ensuite à la hauteur des plus grands arbres, connut à son réveil qu'il était la figure du pauvre François qui s'était présenté la veille devant Sa Sainteté ; ainsi, il le fit venir à sa chambre, et, après l'avoir écouté avec beaucoup de bienveillance, il lui promit d'examiner ses demandes et de lui être favorable en ce qu'il pourrait. La plus grande difficulté qu'il y remarquait, était cette extrême pauvreté qu'il voulait établir dans son Ordre ; mais le cardinal Jean de Saint-Paul, évêque de Sabine, remontra très-sagement à Sa Sainteté que, si cette considération empêchait la confirmation de la Règle de François, on ferait voir par là qu'on n'estimait point l'Evangile et qu'on n'avait point de respect pour les conseils de Jésus-Christ. D'ailleurs, le Saint lui dit fort ingénieusement que la Congrégation dont il lui demandait l'approbation, toute pauvre qu'elle paraissait, ayant épousé le Roi des rois, n'aurait garde de manquer de ce qui lui était nécessaire pour nourrir ses enfants. Ainsi, le Pape se sentit incliné à entériner sa requête lorsqu'elle aurait été

examinée par la sacrée Congrégation, d'autant plus qu'il reconnut que le Saint était ce pauvre qu'il avait vu une nuit en songe, soutenant sur ses épaules l'église Saint-Jean-de-Latran, qui tombait en ruine.

Au bout de quelques jours, le sacré Collége ayant fait son rapport que les Règles et les Constitutions de saint François ne contenaient rien que de saint et de conforme à la doctrine de l'Evangile, le pape les approuva de vive voix ; il reçut aussi lui-même la profession du bienheureux Instituteur et de ses douze enfants, et, l'ayant établi premier ministre général de sa Congrégation naissante, il l'ordonna diacre, donnant aussi pouvoir à ses compagnons de porter la tonsure et la couronne cléricale : ce que quelques auteurs expliquent de la collation des Ordres mineurs. Ainsi, cette sainte troupe sortit de Rome chargée de faveurs et de bénédictions, mais avec une résolution toute nouvelle de faire une guerre immortelle à leurs sens et de porter partout l'esprit de pénitence et de componction. Cependant, lorsqu'ils furent arrivés à la ville de Spolète, s'entretenant ensemble des moyens d'arriver à la perfection, ils mirent en délibération s'il ne leur serait pas plus expédient de se retirer dans une solitude pour s'y occuper entièrement à la contemplation, que de s'exposer à

la conversation avec les hommes, qui est pleine de dangers et fait perdre aisément l'esprit de recueillement et de dévotion. François consulta là-dessus la volonté de Dieu par une prière très-fervente, accompagnée de larmes et de soupirs, et il y apprit que sa vocation et celle de ses enfants n'était pas de demeurer dans les déserts, mais de travailler au salut des âmes par la prédication et par les autres exercices de la vie apostolique. Il déclara à ses enfants ce que Dieu lui en avait fait connaître, et étant ainsi assurés du chemin qu'ils devaient tenir, ils se retirèrent tous ensemble dans leur ancienne demeure, auprès des murs d'Assise.

La pauvreté de cette maison ne peut être assez admirée; elle tombait en ruines, elle était si petite qu'à peine tous ses frères y pouvaient avoir leur place; il falut que le saint Patriarche écrivit leurs noms sur les planches, pour marquer à chacun le lieu de sa retraite. Ils y vivaient si pauvrement que les herbes crues qu'ils trouvaient dans la campagne, étaient pour eux des mets délicieux. Leur oraison était plus d'esprit que des lèvres, parce que, n'ayant point encore de livres d'église pour chanter les heures canoniales, tout ce qu'ils pouvaient faire, était de prier mentalement et de réciter l'Oraison dominicale et quelques psaumes qu'ils savaient par cœur. Leur principal livre était la

Croix de Jésus-Christ, que leur bienheureux père avait mise au milieu d'eux. Ils étudiaient continuellement ce grand livre, ils le feuilletaient sans cesse, ils en apprenaient les divines leçons, et c'est de là qu'ils tiraient ces belles lumières et cette divine éloquence, qui les rendaient plus redoutables au démon et aux pécheurs que les plus grands maîtres de la théologie. Saint François leur faisait aussi fort souvent de puissantes exhortations ; il leur apprenait la méthode de considérer et de louer Dieu dans toutes ses créatures, la révérence qu'ils devaient avoir pour les prêtres et la soumission avec laquelle ils devaient recevoir toutes les décisions de l'Eglise Romaine. Il leur enseignait aussi à se prosterner devant toutes les églises et toutes les croix, du plus loin qu'ils les apercevaient pour honorer Jésus-Christ dans ces représentations extérieures des souffrances qu'il a endurées pour notre amour.

Il avait un si grand soin de leur avancement spirituel, qu'une nuit, se trouvant à Assise pour prêcher le lendemain dans la cathédrale, il leur apparut dans leur pauvre demeure en forme d'un globe de lumière, porté sur un chariot de feu : ce qui les éclaira si parfaitement, que chacun d'eux pénétra non-seulement jusqu'au fond de sa propre conscience, mais aussi jusqu'au plus secret de

celle de tous les autres ; convaincus que c'était leur saint Patriarche qui se faisait voir à eux sous cette éclatante figure, ils reconnurent en même temps les grâces que Dieu lui avait communiquées pour leur conduite.

Enfin, comme il se présentait tous les jours des personnes qui souhaitaient d'embrasser son institut, voyant qu'il ne pouvait pas les loger dans la maison où il était, il se vit obligé d'en chercher une plus grande ; il eut recours aux Bénédictins du Mont-Sublac, qui lui donnèrent l'église de Notre-Dame-des-Anges ou de la Portioncule, avec une petite maison auprès, où logeait le chapelain, pour leur servir de couvent.

Dès qu'il fut en possession de cette église, Notre Seigneur l'honora d'une visite, accompagné de sa Très-Sainte Mère et d'une multitude innombrable d'Esprits-Bienheureux, et lui promit, avec sa protection, un prodigieux accroissement de sa congrégation naissante. Il envoya ensuite ses enfants en divers cantons, pour continuer d'annoncer la pénitence ; et ce furent autant de pêcheurs évangéliques, qui, par le filet de leur prédication, lui attirèrent un grand nombre de nouveaux disciples, pour les aider eux-mêmes à la conversion du monde. Il fit aussi, de son côté, beaucoup de conquêtes, dont la plupart furent miraculeuses ;

les principaux de ceux qui entrèrent dans son Ordre, furent Maurice, Léon, Ruffin, Massé, Junipère, Illuminé, Augustin, Etienne, Léonard, Guy, Simon et Pacifique, qui sont tous arrivés à une éminente sainteté et ont mérité de grands éloges dans les *Annales* des Mineurs.

Le nombre de ceux qui venaient de toute part se mettre sous sa conduite fut si grand qu'il fallut bâtir plusieurs couvents : Cortone, Arezzo, Vergoreta, Pise, Bologne, Florence, et plusieurs autres villes demandèrent de ses enfants, et dans moins de trois ans, il y eut plus de soixante monastères.

Tandis que les enfants de Saint François se répandaient avec tant de fruit dans tout l'univers, Dieu inspira à Sainte Claire de se mettre sous la direction du Saint Patriarche : elle y fit de si grands progrès dans les voies de la perfection qu'ayant renoncé à tous ses biens, à l'exemple de son saint Directeur, elle devint la fondatrice d'un des plus saints et des plus illustres Ordres religieux de filles. Saint François leur donna des règles conformes à son premier institut, et elles furent appelées, d'abord, *les pauvres Dames*, et depuis, *les Religieuses de Sainte Claire* ou *les Clarisses*.

Un nombre presque infini de gens mariés, tou-

chés par les discours et par les exemples de Saint François et de Sainte Claire, pensaient à se retirer dans le cloître pour passer leurs jours dans la pénitence, mais notre Saint, leur ayant fait voir qu'on pouvait se sanctifier dans tous les états, et que, sans sortir de l'état conjugal, on pouvait mener une vie chrétienne et pénitente, leur donna une forme de vie conforme à leur état et qui fut une troisième règle de son Ordre. Il donna le nom de *Frères et Sœurs de la Pénitence* à ceux qui entraient dans cette sainte société, laquelle fut appelée depuis, *le Tiers-Ordre*, qui fleurit encore aujourd'hui dans tout le monde chrétien et qui fait tant d'honneur à l'Eglise.

Le Saint Patriarche voyant les bénédictions que Dieu répandait sur son Ordre naissant, se regardait encore comme un serviteur inutile, et il se croyait tel. Son amour pour Jésus-Christ croissant tous les jours, sa charité envers le prochain augmentait, et déjà l'Europe entière ne suffisait pas à son zèle : il résolut d'aller en Syrie porter la lumière de l'Evangile aux Sarrazins. Il prit le chemin de Rome pour en demander la permission au Pape.

Il obtint du Saint-Père tout ce qu'il voulut, et après avoir établi un couvent à Rome, il s'embarqua pour la Syrie. La tempête l'ayant jeté sur les

côtes de l'Esclavonie, il se vit contraint de revenir en Italie. Le désir du martyre le laissa peu de temps en repos; il se rendit en Espagne pour passer en Afrique, espérant toujours trouver le martyre parmi les Maures. Dans toutes les villes de son passage, il laissa des marques du pouvoir que Dieu lui avait donné sur les maladies, sur les éléments et sur la mort même, faisant partout des miracles éclatants; mais une longue maladie l'obligea encore à revenir en Italie.

Le Saint désira que sa règle, approuvée par le Pape Innocent III, fut aussi confirmée par Honorius III, qui lui avait succédé. A cette fin, Dieu lui ayant commandé dans une révélation de faire une autre règle plus courte, il monta sur une montagne avec deux de ses Frères, et jeûnant là au pain et à l'eau, avec une fervente et continuelle oraison, il fit écrire la règle comme Dieu la lui révélait. En descendant de la montagne, il donna la règle au vicaire pour la garder, mais le vicaire, par négligence la perdit. Le Saint retourna alors sur la montagne, et fit écrire derechef la règle dans les mêmes termes qu'auparavant, comme s'il les eût entendus de la bouche de Dieu même. Cette règle fut confirmée par le Pape Honorius, la huitième année de son pontificat.

Saint François exhortant ses frères à l'observer,

avait coutume de dire qu'il n'y avait rien mis de sa tête et que tout ce qui y était contenu lui avait été révélé du ciel : car lorsqu'il était en oraison sur la montagne une voix descendit du ciel, qui retentit par trois fois en disant : *François, en cette règle il n'y a rien de toi, tout est de moi, et je veux qu'elle soit entièrement gardée au pied de la lettre, parceque je sais bien les forces de l'homme et l'aide que je veux lui faire.* A quelques jours de là, Notre-Seigneur confirma cette règle et la révélation par laquelle il l'avait donnée, en imprimant ses plaies sur le corps du Père séraphique.

Qui pourra dignement rapporter les admirables et excellentes vertus de ce Séraphin ? Pour commencer par sa pénitence, il châtiait son corps si rigoureusement, qu'à peine lui donnait-il ce qui lui était nécessaire pour vivre. Il disait ordinairement, qu'il était bien difficile de satisfaire aux nécessités corporelles, sans obéir aux inclinations sensuelles. Il ne mangeait rien de cuit, que rarement, et alors il y jetait de la cendre et de l'eau, pour lui ôter le goût. Il buvait de l'eau claire fort sobrement, quelque soif ou chaleur qu'il pût avoir. Il trouvait tous les jours de nouvelles façons de mortifier sa chair. Quand il allait prêcher au-dehors, il mangeait ce qu'on lui donnait. Le plus souvent il couchait sur la terre, et dormait

presque toujours assis, mettant du bois ou une pierre sous sa tête pour servir de chevet.

Il n'était vêtu que d'une pauvre robe ; et lorsqu'on lui demandait comment il pouvait supporter le froid étant si peu habillé, il répondait que c'était par le moyen de la ferveur de l'esprit. Il ne voulait rien de délicat en son vêtement, disant que cela était meilleur pour les palais des princes que propre aux cellules des pauvres, et qu'il avait trouvé par expérience que les diables tentent facilement ceux qui ont des habits d'étoffe fine, et fuient ce qui est rude et âpre. Lorsqu'il voyait que son habit était plus neuf que celui de ses Frères, il le changeait avec un plus vieux et plus déchiré, et quelquefois il faisait tout son habit de pièces que les Frères lui donnaient ; ce fut pourquoi les prélats de l'Ordre défendirent depuis aux religieux de changer d'habit avec lui, ni de prendre le sien, encore qu'il le leur donnât.

Au commencement de sa conversion, se trouvant attaqué des ardeurs de la concupiscence, il se jeta souvent l'hiver dans une fosse pleine de neige, pour amortir ce feu infernal, aimant mieux endurer du froid au corps, que de souffrir en son âme un si dangereux brasier. Etant une nuit en oraison, le diable l'appela trois fois par son nom, et lui dit : *Il n'y a si maudit pécheur que Dieu ne*

lui pardonne, s'il se convertit : mais celui qui se tue par les pénitences indiscrètes, ne trouvera jamais de miséricorde. Le Saint connut bien que le diable tâchait de ralentir son zèle, et sentit en soi une cruelle tentation de la chair. Il commença à se discipliner à bon escient, et d'un esprit fervent s'en alla dans un jardin, où il se roula tout nu dans la neige, en disant : *Sers soigneusement Dieu seul.* Par ce feu divin il éteignit les flammes du feu sensuel, en sorte qu'il n'en sentit jamais plus d'atteintes.

Il était merveilleusement retenu et réservé avec les femmes, ayant l'œil si modeste quand il leur parlait, qu'il n'en connaissait presque pas une de vue; car il disait que, par les occasions, le fort devient faible, et le faible est vaincu ; que de converser familièrement avec les femmes sans brûler, c'était une chose aussi difficile que de marcher sur la braise, ou de cacher le feu dans son sein sans se faire mal. *Quelles affaires a un religieux a démêler avec les femmes*, disait le Saint, *si ce n'est pour les ouïr en confession, ou quand il leur donne quelque courte instruction pour amender leur vie ? Celui qui fait le hardi n'est pas fin : et le diable, pourvu qu'il trouve de quoi se prendre, ne fut-ce qu'à un cheveu, lui fait une grande guerre.*

Voilà la doctrine du séraphique Père Saint

François, qui instruisait mieux par ses exemples que par ses paroles. Il appelait son corps *Frère l'âne*, parce qu'il portait sa charge, était bien battu, ne mangeait guère, et encore de mauvaises viandes. Quand il voyait quelque paresseux qui mangeait les fruits du travail des autres, il l'appelait *Frère mouche*, parce qu'il était inutile, gâtait le bien que les autres faisaient, et était importun au reste des Frères. Bref, le bienheureux Père mena une telle vie, et s'exténua tellement par des pénitences rigoureuses, que peu de jours avant son décès, il demanda pardon à son corps du mauvais traitement qu'il lui avait fait, en disant que ce qu'il en avait fait, était pour assurer la chasteté et la pureté de son âme, et pour rendre un plus grand service et une plus grande gloire à Dieu.

Bien qu'il fut si rigide à lui-même, il ne l'était pas pourtant envers les autres ; il n'approuvait pas les austérités quand elles étaient indiscrètes ; de façon que voyant une nuit qu'un religieux avait tant jeûné, qu'il ne pouvait reposer, en danger d'être malade, il lui porta du pain, et pour lui donner courage, le Saint en mangea avec lui; en ce faisant, il le tira de peine, disant que la discrétion est la guide des vertus.

Avec cette extrême austérité, Saint François avait une humilité admirable et un grand mépris

de lui-même, désirant d'être blâmé de chacun ; il fuyait les louanges, disant que personne n'est qu'autant qu'il paraît devant Dieu, et rien de plus. Quand le monde se mettait à le louer, il commandait à quelqu'un de ses Frères de lui dire des injures et des opprobres. Il rapportait souvent ses fautes en prêchant, pour se rendre plus méprisable, et faisait beaucoup d'autres choses plus admirables qu'imitables, qui rendaient un suffisant témoignage de sa grande ferveur et de son humilité. Il tâchait de céler les dons que Dieu lui faisait ; quand on le louait, il répondait qu'il n'était pas encore assuré de son salut, qu'il n'était digne que de blâme, que l'on ne savait ce qu'il deviendrait. Il disait souvent à ses Frères : *Ne vous glorifiez point de ce qu'un pécheur peut faire, comme jeûner, pleurer, prier, mater son corps ; car cela nous est commun avec les pécheurs : mais d'être fidèle à Notre-Seigneur, on ne le peut faire, étant en péché.*

Cette profonde humilité fut cause qu'il demeura diacre, sans oser se faire promouvoir à l'ordre de prêtrise. Car il honorait tant les prêtres qu'il disait que, s'il se fut rencontré avec l'un d'eux et avec un saint qui fût descendu du ciel, il eût premièrement baisé la main du prêtre, puis qu'il eût fait la révérence au saint, parce qu'il devait plus

de respect à celui par les mains duquel il recevait le très-saint corps de Jésus-Christ.

C'était aussi un trait de son humilité, de demander conseil à ses inférieurs sur les choses dont il doutait, lui qui avait le don de prophétie. Une fois, étant en doute s'il prêcherait ou demeurerait en contemplation, il s'en remit à Frère Sylvestre et à la vierge Sainte Claire, les priant de lui dire leur avis, qui fut, après y avoir pensé devant Dieu, qu'il devait prêcher : à quoi il obéit.

De cette même source d'humilité naissait le grand désir qu'il avait d'obéir plutôt que de commander, occasion pour laquelle il renonça au généralat, et demanda un gardien à qui il obéit. Par les chemins, il promettait d'obéir à son compagnon ; il n'y manquait pas, et disait une fois, qu'entre les grâces que Dieu lui avait faites, une des principales était qu'il eût aussi volontiers obéi à un novice venant de prendre l'habit, comme au plus discret et au plus ancien des religieux ; parce que le sujet ne doit pas regarder à qui il obéit, mais à Dieu, dont celui-là tient la place, et au nom duquel il lui obéit. Lui ayant été demandé comment on devait être obéissant, il répondit : *Comme un corps mort.*

Un compagnon de Saint François, étant en oraison, vit un siége au ciel tout couvert de pierre-

ries brillantes : il demanda à celui qui le lui montrait, pour qui était ce haut siége : il lui dit que c'était pour l'humble Saint François. Après cette vision, il s'enquit du Saint quelle opinion il avait de lui-même. Saint François lui répondit : *Je pense être le plus grand pécheur du monde.* L'autre lui demanda comment il pouvait dire cela avec vérité ? *Parce*, dit-il, *que si Dieu faisait à un larron ou au plus méchant homme du monde, autant de faveurs qu'à moi, il lui en saurait plus de gré, et deviendrait meilleur que je ne suis ; et s'il m'eût abandonné, j'eusse été plus abominable qu'eux tous ensemble.*

Cette même humilité lui faisait aimer la sainte pauvreté, qu'il appelait la reine des vertus, qui avait été si chérie du Roi du Ciel et de sa Très-Sainte Mère. Il disait que c'était le fondement de son Ordre, et que Dieu lui avait appris que l'on doit entrer en religion par la porte de la pauvreté. Quelquefois il faisait abattre des monastères tout bâtis, à cause qu'ils lui semblaient trop somptueux et contraires à la pauvreté évangélique. Le vicaire de Sainte-Marie de la Portioncule lui racontant un fois la pauvreté de la maison, si grande qu'ils n'avaient rien pour donner aux passants, ajouta qu'il faudrait prendre quelque chose du bien des novices qui y entraient, pour leur servir

de ressource au temps de la nécessité ; mais le Saint lui répondit : *Cher Frère, il ne faut rien faire contre la règle, en quelque maison que ce soit : il vaut mieux en cas de nécessité, engager les ornements de l'autel de la glorieuse Vierge Marie, que de rien entreprendre contre le vœu de la pauvreté ; je m'assure que la Très-Sainte Vierge n'en sera pas fâchée.*

Quand il voyait quelqu'un habillé plus pauvrement que lui, il s'en voulait mal, et s'encourageait à une plus grande pauvreté, tenant pour plus grande honte d'être surmonté en pauvreté, par qui que ce fût ; de sorte qu'allant un jour par la ville, il rencontra un pauvre à qui il donna son manteau ; et comme son compagnon tâchait de l'en détourner : *Je m'estimerais*, disait-il, *être larron devant Dieu, si je ne le donnais au plus pauvre.* Quand on lui donnait quelque chose, il demandait permission de de le pouvoir donner à un plus pauvre, s'il le rencontrait. S'il trouvait des personnes chargées, il aidait à porter leur fardeau. Il aimait mieux les aumônes qu'il demandait de porte en porte, que celle qu'on lui apportait sans demander.

Quand il était invité à manger chez d'honnêtes gens, il allait premièrement faire la quête chez les voisins ; et lorsqu'il envoyait les Frères mendier, il leur disait quelquefois : *Allez, car Dieu a envoyé*

pour cet effet les Frères Mineurs au monde, afin que les élus leur donnent l'aumône, et accomplissent la miséricorde dont le Juge leur doit demander compte au jour du jugement.

Ce séraphin portait un ardent amour à Notre-Seigneur et à son prochain : car il était extrêmement désireux de la conversion des âmes ; il disait que l'exemple y pouvait plus que les paroles, que l'on devait déplorer les prédicateurs qui, en leurs sermons, cherchent plus leur honneur que le salut des âmes ; et ceux qui, par leur mauvaise vie, détruisent ce qu'ils ont édifié par leur bonne doctrine. Il ajoutait que l'on verra au grand jour du jugement plusieurs séculiers et personnes simples, qui auront bien converti du monde par leurs larmes et leurs oraisons, sans avoir prêché de paroles.

Il faisait fort état du silence en lui et en ses Frères : il disait que ce n'était pas une petite vertu, parce que la sentence du Saint-Esprit, qui porte que *la vie et la mort sont au pouvoir de la langue*, ne se doit pas entendre du goût à manger, mais plutôt de la parole. Il ne pouvait entendre murmurer de personne. Il ouït une fois un religieux qui médisait d'un autre ; le Saint enjoignit au Gardien d'examiner diligemment cette faute, et que s'il trouvait que l'accusé fût innocent, il châ-

tât si sévèrement le calomniateur qu'il en demeurât noté devant les autres.

Il était très-charitable aux malades, aux affligés et aux pauvres. Une fois, ayant trouvé un Frère qui rebutait un pauvre, parce qu'il l'importunait pour avoir l'aumône, il lui commanda de se jeter aux pieds du pauvre, et de lui demander pardon, disant que les pauvres représentent Jésus-Christ, pauvre, et sa Mère, la vierge Marie, pauvre, et qu'à cause de cela, on leur doit parler avec douceur et modestie.

Cette même charité faisait que Saint François s'occupait incessamment en la contemplation et en la méditation de Dieu, et vivait d'oraison : en témoignage de cette affection, il répétait souvent dans l'oraison : *Mon Dieu et mon tout*, parce qu'il voyait et trouvait en lui toutes choses, et que sans lui il n'estimait aucune chose du monde. Tous les ans, à la fête des Rois, il allait au désert, en mémoire des quarante jours que Notre-Seigneur fut dans la solitude, et demeurait enfermé dans une cellule durant ce temps-là, priant et jeûnant fort austèrement. Il communiait souvent, avec beaucoup de ferveur et de piété, et lors de la communion, il était ordinairement ravi en extase. Il disait ses Heures canoniales avec grande dévotion et révérence, toujours debout et nu-tête, sans

s'appuyer, quoiqu'il fût malade. Par les chemins il s'arrêtait toujours lorsqu'il fallait prier Dieu, et disait : *Que si le corps, quand il prend son repas, désire être en repos ; pourquoi l'âme n'y serait-elle pas lorsqu'elle se repaît de la viande céleste ?*

Il avait une vénération extraordinaire pour le nom de Dieu et celui de Jésus-Christ.

Il portait une singulière dévotion à la Très-Sainte Vierge, en l'honneur de laquelle il jeûnait depuis la Saint-Pierre jusqu'à la mi-août. Après cette fête, il jeûnait aussi quarante jours, et priait beaucoup, à cause de la dévotion qu'il portait aux Saints Anges, spécialement à Saint Michel Archange : il jeûnait un autre carême en l'honneur de tous les Saints ; et par le moyen de ces carêmes, il passait presque toute l'année en jeûnes et en prières.

Pendant son oraison, il était souvent élevé en extase ; il fut une fois vu en l'air, environné d'une nuée resplendissante. Par les chemins, il était souvent visité de Notre-Seigneur avec une ineffable douceur. Dieu éclaira son entendement d'une souveraine lumière, d'une céleste doctrine, et d'une science qui n'était pas dans les livres, mais infuse du ciel. Dieu lui donna l'intelligence de la Sainte Ecriture et des ineffables mystères

de notre sainte religion; comme aussi le don de prophétie pour savoir les choses à venir.

Une fois, venant visiter ses Frères, ils lui dirent qu'il y en avait entre eux, un d'une singulière sainteté, d'une vie admirable, de grande oraison, et si amateur du silence, qu'il ne se voulait confesser que par signes, de peur de parler. Le Saint ne trouva pas cela bon, et blâma ceux qui louaient cette singularité. *Ce n'est pas là*, disait-il, *un esprit de Dieu, mais du diable; une tentation diabolique, non pas une vertu divine.* Ce qui fut reconnu comme il l'avait prédit, pénétrant avec la lumière céleste au travers du cœur de ce pauvre religieux, qui, par cette trompeuse singularité, se retirait de la commune et sainte conversation des autres.

Notre-Seigneur lui donna aussi un grand pouvoir sur les créatures, car elles le servaient et le chérissaient. Le Saint, considérant que Dieu fit toutes choses de rien, appelait les plus abjectes créatures, frères et sœurs, spécialement celles qui représentaient Jésus-Christ par leur mansuétude, comme les brebis et les agneaux.

Cheminant une fois par les marais de Venise, il trouva une grande quantité d'oiseaux qui chantaient sur les joncs et sur les arbrisseaux, il dit à son compagnon: *Nos frères les oiseaux louent leur*

Créateur, allons parmi eux chanter aussi notre service. Les oiseaux ne s'envolèrent pas de leur place; et comme ils chantaient si haut, que son compagnon et lui ne s'entre-pouvaient entendre, Saint François dit aux oiseaux: *Mes frères, taisez vous, jusqu'à ce que nous ayons achevé de rendre les louanges que nous devons à Dieu.* Ce fut une chose merveilleuse du silence des oiseaux, jusqu'à ce que Saint François et son compagnon eurent achevé le service à loisir: alors le Saint leur donna permission, et ils chantèrent comme auparavant.

Allant prêcher, il rencontra une grande quantité d'oiseaux de diverses sortes de plumages, qui chantaient: il s'approcha d'eux, et comme s'il eussent eu de l'entendement, ils se tinrent cois, et le regardèrent d'une façon extraordinaire, baissant la tête. Lui les voyant attentifs, commença à leur dire: *Mes frères les oiseaux, vous avez grand sujet de louer votre Créateur, qui vous a couverts de si belles plumes, et donné des ailes pour voler dans l'air pur et spacieux où vous vous promenez, qui vous nourrit et conserve, sans que vous ayez aucun soin ni prévoyance.* Les oiseaux étendaient le col, et battaient des ailes, faisant signe d'avoir pris plaisir à son discours. Quoique ce Saint les touchât de sa robe en passant parmi eux, ils ne se

remuèrent aucunement jusqu'à ce qu'il leur eût donné sa bénédiction. Le miracle ne fut pas moindre, lorsque prêchant en un village, il fut importuné des hirondelles, à qui il dit tout haut: *Mes sœurs les hirondelles, c'est maintenant mon tour de parler. Puisque vous avez chanté jusqu'à cette heure, écoutez le sermon, et vous taisez:* ce qu'elles firent, comme si elles eussent eu de la raison, et attendirent sa bénédiction avant que de vouloir s'envoler.

Toutefois, ce n'est pas une chose si merveilleuse que les oiseaux et les autres créatures qui ont quelque sentiment, obéissent à Saint François, comme de voir le feu et les choses insensibles se conduire par sa voix.

Cet homme de Dieu avait un si grand don de larmes, que ses yeux étaient deux sources inépuisables qui coulaient incessamment: de sorte qu'il fut en danger de perdre la vue, et le médecin lui dit que s'il ne s'empêchait de pleurer, il deviendrait aveugle. Le Saint lui répondit: "Mon frère le médecin, l'esprit n'a pas reçu le bienfait de la lumière par la chair, mais plutôt la chair l'a reçue par l'esprit: et devons-nous, sous prétexte de la vue, qui nous est commune avec les mouches, apporter de l'empêchement à la vue spirituelle, et à la consolation céleste?" On le pria à

tout le moins d'user d'un cautère pour remédier à ses yeux : ce qu'il accorda enfin, parce que c'était un remède dur.

Il fit beaucoup d'autres miracles : il chassa plusieurs démons des corps, il rendit la vue à des aveugles, il guérit des boiteux et des estropiés, il ressuscita des morts, il obtint des enfants aux femmes stériles, il délivra celles qui étaient en travail, il élargit les prisonniers des prisons, et préserva les mariniers de tempêtes horribles. Le pain que le Saint bénissait, les morceaux de son habit rapetassé, la corde qui lui servait de ceinture, l'eau dont il lavait ses pieds et ses mains, bref, tout ce qu'il touchait, servait de remède aux maladies, de soulagement dans les adversités, et de repos dans les peines. Pour conclusion, tous ceux qui en leurs dangers, se sont dévotement recommandés à lui, ont été exaucés.

Le plus grand, le plus rare et le plus admirable de tous les miracles de sa vie, c'est celui des stigmates que Notre-Seigneur imprima au corps de ce Saint, afin que non-seulement son âme très-pure, mais aussi son corps, fut un vif et parfait portrait de Jésus-Christ. Deux ans avant sa mort, il se retira sur le mont Alverne, pour s'adonner davantage à l'oraison, et jeûner, selon sa coutume, le carême de Saint Michel.

Le jour de la fête de l'Exaltation de la Sainte Croix, qui est le 14 de septembre, étant venu, comme il était le matin en prières, au sommet du mont, le cœur tout embrâsé du feu de l'amour divin, et transporté en Notre-Seigneur, il vit descendre un séraphin du ciel, avec six ailes de feu, qui d'un vol léger, se vint tenir en l'air, assez près de lui ; entre ses ailes apparut un homme crucifié, deux ailes du séraphin s'élevaient sur la tête du crucifix, les deux autres couvraient tout le corps, et les deux dernières étaient étendues comme pour prendre leur vol. En cette vision, les plaies furent imprimées aux mains, aux pieds et au côté du Père séraphique, du même caractère qu'il les avait vues gravées dans ce séraphin. Il demeura dans les trous comme des clous de chair dure, dont les têtes étaient rondes et noires. On les voyait dans les paumes de ses mains et sur le haut du pied ; les pointes étaient longues et comme redoublées avec un marteau. La plaie du côté droit était comme une cicatrice d'où il sortait du sang en si grande abondance, que la robe du Saint en était toute teinte.

Par cette impression des plaies de Jésus-Christ il en représentait un portrait aussi vif, et semblait plutôt un séraphin qui était venu du ciel habiter sur la terre, qu'un homme ; néanmoins, d'autre

côté, il devint si humble et si confus, avec une telle honte en soi-même, qu'il cachait le plus qu'il pouvait ce singulier don de Dieu. Dès lors il commença à porter des souliers, à couvrir ses mains de longues manches, et à cacher avec soin la plaie du côté : mais Notre-Seigneur, qui les lui avait données pour l'honorer et le glorifier par tout le monde, voulut qu'elles fussent vues et sues, les faisant connaître par plusieurs miracles et par diverses révélations divines. Elles furent vues, durant la vie du séraphique Père, par beaucoup de religieux de son Ordre, qui en jurèrent par serment solennel. Quelques cardinaux, ses amis intimes, les virent, qui en rendirent témoignage de bouche et par écrit. Le Pape Alexandre IV les vit, et en un sermon (où Saint Bonaventure se trouva) il dit qu'il les avait vues de ses yeux. Après son décès, plus de cinquante religieux les virent à leur aise, et Sainte Claire les baisa avec toutes ses religieuses, et une infinité de peuple qui se trouva à son enterrement.

Notre-Seigneur n'imprima pas seulement les marques de sa Croix et de sa Passion au côté, aux pieds et aux mains de Saint François, pour l'honorer sur la terre de sa livrée, mais aussi pour le faire souffrir davantage, et, par ces grandes douleurs et afflictions, représenter au vif les douleurs et les

tourments de Jésus-Christ. Car dès lors qu'il eut reçu ses plaies, il eut de si fâcheuses maladies, qu'il ne lui demeura que la peau et les os, et il semblait plutôt un squelette qu'un homme en vie. Il supportait si patiemment ses maux, qu'il suppliait Notre-Seigneur de lui en envoyer encore de plus grands, si c'était son bon plaisir.

Il dit à ses Frères que Dieu lui avait révélé son décès, et il leur en marqua le jour. En sa dernière maladie, il se fit porter à Sainte Marie de la Portioncule, où, étant près de rendre l'esprit, comme un vrai amateur de la pauvreté (et pour ressembler à Jésus-Christ qui mourut tout nu sur la croix), il se dépouilla, et couvrit la plaie de son côté avec sa main gauche. Chacun se prit alors à pleurer, mais il leur dit: *Mes Frères, j'ai fait ce que je devais pour votre regard, faites ce que Jésus-Christ vous enseignera.* Un religieux entendit ces paroles, c'était celui que le Saint avait coutume d'appeler son gardien), et ayant pris un vieil habit et une corde, il les lui donna, en disant: *Mon frère, vous n'avez point d'habit pour mourir, parce que vous êtes pauvre, mendiant et dépouillé; nous vous donnons cet habit par aumône, et pour l'amour de Dieu, ou plutôt nous vous le prêtons, recevez le en vertu de la sainte obédience.*

Le Saint se réjouit infiniment de mourir en de-

mandant l'aumône, et dans un habit emprunté, ce dont il remercia Dieu. Il commanda aux fidèles, en obéissance de charité, qu'aussitôt qu'il serait trépassé, on le mît tout nu à terre l'espace d'un quart d'heure. Ensuite il les exhorta à l'amour de Dieu et de la sainte pauvreté, à la patience, et à mourir pour la Sainte Eglise Romaine, puis, croisant ses bras, il donna sa bénédiction aux présents et aux absents, en disant : *Mes enfants, ayez la crainte de Dieu et y demeurez toujours, et parce que la tentation et la tribulation s'approchent déjà, heureux sont ceux qui persévèreront en ce qu'ils ont bien commencé. Je m'en vais devant Dieu, en la grâce duquel je vous laisse et vous recommande.* Il fit lire la Passion de l'Evangile de Saint Jean, depuis ces paroles : *Ante diem festum paschæ :* puis il commença à dire du mieux qu'il pût le psaume 141 : *J'ai crié à haute voix au Seigneur, je l'ai supplié de ma voix*, jusqu'à ce verset : *Seigneur, tirez mon âme de la prison, afin que je confesse votre Saint Nom, car les justes m'attendent : donnez-moi donc ma récompense.* En disant ces paroles, il rendit l'âme à son Créateur, un samedi, à soleil couchant, le 4 octobre, l'an de Notre-Seigneur 1126, le vingtième an de sa conversion, le quarante-cinquième de son âge.

Que le Seigneur te bénisse † et te garde, qu'il tourne sa face vers † toi. Qu'il ait pitié de toi † et te donne la paix. Le Seigneur te donne à toi N. sa Sainte Bénédiction. Amen.

PRIERE.

Mon Seigneur, Jésus-Christ, qui voyant le relâchement des Chrétiens, et pour allumer dans nos cœurs le feu de votre divin amour, avez renouvelé les plaies de votre Passion sur le corps du bienheureux St. François, accordez-nous, s'il vous plaît, par les mérites et les prières de ce grand saint, la grâce de porter toujours notre Croix, et de faire de dignes fruits de pénitence.

NEUVAINE

EN L'HONNEUR DE

ST. FRANÇOIS D'ASSISE.

Extraite de l'imprimé publié à Rome pour la Neuvaine solennelle que l'on fait dans l'église du Couvent des Frères-Mineurs d'Ara-Cœli.

1er JOUR.

HUMILITÉ DE SAINT FRANÇOIS.

Autant les mérites de Saint François l'élevaient aux yeux des hommes, autant son humilité le rabaissait à ses propres yeux. Il se regardait comme le plus grand pécheur du monde. Pénétré du sentiment de son indignité, non moins que saisi de respect pour la sublime dignité des Prêtres, il ne voulut jamais consentir à recevoir la consécration sacerdotale, et il resta diacre toute sa vie. Se croyant sincèrement rempli de misères spirituelles, il cherchait à détromper ceux qui avaient bonne opinion de lui. A cette fin, il publiait ses défauts ou ordonnait à quelqu'un de ses compagnons de

l'accabler de reproches et d'injures. Il aimait à être repris et mettait tout son bonheur à obéir. Bien que fondateur et chef de son Ordre, il en abandonna le gouvernement, et disait qu'il obéirait aussi volontiers au plus jeune qu'au plus ancien de l'Ordre. L'Eglise, qui est le meilleur juge des vertus des Saints, lui donne, par excellence, le titre d'*humble*. C'est aussi en récompense de son humilité qu'il a obtenu dans le ciel, une des places les plus éminentes, parmi celles que les Anges rebelles ont perdues en punition de leur orgueil.

PRIERE.

O mon Sauveur, c'est à votre école que Saint François se forma à la plus profonde humilité. Il s'y avança à pas de géant; et moi, couvert de péchés, je ne sais pas dompter l'orgueil de mon cœur! Que votre grâce m'aide à me confondre comme je le dois; et pour que je ne me laisse plus tromper par l'esprit d'orgueil, faites, ô mon Dieu, que, comme votre Saint, je me conforme toujours à vos divins exemples, et m'attache toujours à votre Croix. O glorieux Saint François, que votre humilité me serve de modèle! que, comme vous, j'aime à me voir sous les pieds de tout le monde, et que je n'oublie jamais que mon vrai bien consiste, non à être honoré des hommes, mais à souffrir les

humiliations et à m'en réjouir pour l'amour de Dieu.

Trois *Pater*, *Ave*, *Gloria Patri*.

IIme JOUR.

PAUVRETÉ DE SAINT FRANÇOIS.

On peut dire que la pauvreté évangélique fut la vertu de prédilection de Saint François. Son père l'ayant pressé de renoncer à son patrimoine, il lui abandonna tout ; et dès ce moment, il n'eut que la pauvreté en partage : elle lui paraissait un don inestimable ; il la demanda à Dieu par beaucoup de prières et de larmes. A Rome, il s'adressa aux Princes des Apôtres pour l'obtenir ; et favorables à une si belle prière, Saint Pierre et Saint Paul l'assurèrent que Dieu lui avait accordé cette grâce. Il appelait la pauvreté sa sœur, sa mère, son épouse, sa reine. Il n'en parlait qu'avec un profond attendrissement. Il se plaignait de ce que les hommes l'avaient si fort abandonnée. Il fit tout au monde pour lui concilier l'estime et lui gagner les cœurs. Si quelqu'un paraissait plus dénué que lui, il se faisait les plus sérieux reproches, et se piquait d'émulation pour ne pas se laisser surpasser en amour envers sa chère pauvreté. En un mot,

jamais personne ne désira autant les richesses qu'il désira la pauvreté pour l'amour de Dieu.

PRIERE.

O mon Jésus, qui pourrait n'être pas touché, en considérant la pauvreté que vous et votre Sainte Mère endurâtes pour notre amour! C'était particulièrement un des grands sujets des réflexions et des larmes de Saint François. Aussi, dès qu'il eut découvert l'excellence d'une vertu que vous distinguez et que vous favorisez d'une manière si éclatante, il l'embrassa avec tant d'ardeur, qu'il ne trouvait point de repos sans elle. Ah! Seigneur, faites que comprenant le prix de cette vertu, je me dépouille de toute affection désordonnée pour les choses de la terre, afin de pouvoir dire avec vérité, comme mon séraphique Père: *Mon Dieu et mon tout.*

O mon Saint Protecteur! obtenez-moi une goutte de ces douceurs que vous trouvâtes dans la pauvreté; faites que je ne la regarde plus avec les yeux d'un monde aveugle, mais avec ceux de votre esprit, et que je sois ému des souverains attraits qu'elle a tirés de la vie très-pauvre de Jésus et de Marie.

Trois *Pater, Ave, Gloria, etc.*

IIIme JOUR.

PÉNITENCE DE SAINT FRANÇOIS.

L'un des bienheureux compagnons de Saint François disait que si le Saint Fondateur avait eu une complexion forte et robuste, comme il l'aurait désirée, personne au monde ne l'aurait égalé dans les rigueurs d'une vie mortifiée et pénitente. Dès le commencement de sa conversion, il observait tant de carêmes dans l'année, que l'un suivait bientôt l'autre: en sorte que son carême était presque continuel. Sa nourriture la plus recherchée consistait dans un peu d'herbe assaisonnée de cendre ou d'eau froide. Si pendant la maladie, il avait été contraint de manger de la viande, aussitôt qu'il était guéri, il en faisait pénitence et redoublait ses austérités. Les cilices, les disciplines, les veilles, les larmes faisaient ses délices. Il surmonta la tentation en se jetant dans la neige, dans les épines. Il inventait sans cesse de nouvelles manières de macérer sa chair; et il avait tellement accoutumé son corps à souffrir, qu'il le soumit entièrement à l'esprit; au point que si l'esprit entreprenait quelque nouvel exercice de vertu, la chair, loin d'y répugner, semblait s'y associer d'elle-même.

PRIERE.

O mon doux Rédempteur, quelle différence entre la conduite de Saint François et la mienne! Il menait une vie pure, et il se traitait si durement! Et moi, après tant de péchés, je ne cherche qu'à me flatter, et le seul nom de pénitence me remplit de crainte. O mon Dieu, que l'exemple de votre vie qui fut à proprement parler, une passion continuelle, me réveille de ce sommeil dangereux et m'encourage à souffrir plutôt mille morts que de satisfaire ma sensualité en vous offensant! Telle est ma résolution, parce qu'il est évidemment contradictoire qu'un membre d'un chef couronné d'épines soit plongé dans les délices.

O illustre Pénitent! à votre dernière heure, vous demandâtes pardon à votre corps de l'avoir tant maltraité, ne permettez pas, que par un excès de délicatesse, ne m'occupant point de mortifier le mien, je me repente inutilement, à la mort, d'en avoir eu trop de soin.

Trois *Pater, Ave, Gloria, etc.*

IVme JOUR.

PATIENCE DE SAINT FRANÇOIS.

A la première apparition de Jésus crucifié, Saint François l'entendit lui dire: *Si vous voulez*

venir après moi, renoncez-vous vous-même ; portez votre croix et suivez-moi. Saint François obéit à l'instant et embrassa la croix d'une héroïque patience. Il eut de grands sujets d'exercer cette vertu dans la vie parfaite qu'il avait entreprise. Ses austérités l'ayant rendu pâle et défait, on s'imagina qu'il avait perdu la raison ; de là on s'en moquait; on ne lui épargnait ni les cris ni les injures ; on alla jusqu'à lui jeter des pierres et de la boue ; mais il avait l'air de ne pas s'en apercevoir. Il supporta avec le même courage les mauvais traitements de son père, des voleurs, des Sarrasins et même des démons. Il fut affligé de maladies et de douleurs aiguës et nombreuses. Dans ses dernières années surtout, il eut tant à souffrir, qu'il semblait un squelette ; on ne lui voyait que la peau et les os. Cependant il chérissait ses peines comme autant de présents du Ciel. Il en buvait le calice amer si volontiers, que ses Religieux ne pouvaient s'en assez étonner, croyant voir un nouveau Job dont l'esprit se fortifiait d'autant plus que les forces de son corps l'abandonnaient davantage.

PRIERE.

O mon Sauveur, quand trouverai-je autant de joie dans les peines et dans les douleurs, que dans les douceurs et les consolations ? Pour cela je n'au-

rais qu'à me rappeler votre sainte Passion. Alors j'adorerais en toutes choses et j'aimerais votre divine volonté. Mais c'est là un des grands dons de votre Saint-Esprit; je vous le demande dans la plus profonde humilité de mon cœur. J'ai la confiance que vous me l'accorderez, ô mon Dieu, et dès ce moment je vous rends grâces de toutes les afflictions qu'il vous plaira de m'envoyer. Hélas! quand vous m'en enverriez cent fois davantage, elles ne sauraient jamais être proportionnées à mes péchés; je regarderai donc comme un bonheur de souffrir avec vous et de pouvoir me glorifier dans votre croix.

Que votre patience me soutienne, ô glorieux Saint François, et qu'elle me persuade bien de cette haute vérité que vous aimiez tant à enseigner, c'est-à-dire, que la joie parfaite et la véritable gloire de ceux qui servent Dieu consistent précisément à souffrir volontiers pour son amour.

Trois *Pater, Ave, Gloria, etc.*

Vme. JOUR.

CHARITÉ DE SAINT FRANÇOIS.

Saint François était si enflammé du divin amour, qu'il semblait un séraphin: on lui donne en effet

le nom de séraphique. A la fleur de l'âge il forma cette sublime résolution de ne jamais refuser ce qu'on lui demanderait pour l'amour de Dieu. Ce fut cet amour qui, devant l'évêque d'Assise, le dépouilla de tout ce qu'il avait, et lui fit mener ensuite une vie toute céleste. Ce fut cet amour qui le transporta trois fois chez les Infidèles, en vue d'y verser son sang pour la gloire de Dieu. Cet amour fut le principe de tout ce que Saint François entreprit pour le salut du prochain. Il ne croyait pas pouvoir être ami de Dieu sans faire tout ce qui était en son pouvoir pour sauver les âmes rachetées au prix du sang de Jésus. Au seul nom d'amour de Dieu, Saint François brûlait d'un feu céleste : de là venaient souvent ses langueurs et ses extases prodigieuses. Enfin, suivant la remarque de Saint François de Sales, l'ardeur de ce feu divin fut la source glorieuse de la mort de ce Saint Patriarche.

PRIERE.

O mon Dieu, c'est à bien juste titre que le docteur séraphique Saint Bonaventure disait que Saint François, semblable à un charbon ardent, était tout absorbé dans le feu de votre amour. Quelle honte pour moi ! Les créatures servaient au Saint Fondateur de degrés pour s'élever vers

vous, et d'aliment pour fortifier son amour, tandis qu'elles sont pour moi une occasion de me ralentir dans votre service et d'offenser sans cesse votre infinie Majesté. Pardon, Seigneur, accordez-moi une étincelle de ce saint incendie qui consumait votre pieux serviteur, afin qu'à son exemple, je n'aie rien plus à cœur que de vous plaire, et de me consacrer entièrement à la gloire de votre Saint Nom.

O Séraphin d'Assise, tout embrasé d'amour pour Dieu, entraînez mon cœur à votre suite vers cet abîme de bonté, afin que tout absorbé dans les flammes de son amour, je ne me tourmente de rien, si ce n'est de ce qui l'offense, et que je ne trouve de consolation qu'à travailler et à souffrir pour lui plaire.

Trois *Pater, Ave, Gloria,* etc.

VIme JOUR.

AMOUR DE SAINT FRANÇOIS POUR LE PROCHAIN.

Si l'on avait pu pénétrer dans le cœur de Saint François, on y aurait trouvé une composition merveilleuse de douceur et d'amour pour le prochain; dans sa jeunesse, il se dépouilla de ses habits pour

revêtir un pauvre soldat. En d'autres occasions, il les décousit ou les coupa pour en donner des morceaux aux nécessiteux. Le service des lépreux faisait une de ses plus chères occupations. Il voyait dans les misères d'autrui celles que Jésus-Christ souffrit pour nous. A peine apercevait-il un pauvre, que ses entrailles étaient émues de compassion. Mais le salut des âmes était l'objet principal de sa charité. Il aurait voulu convertir et sanctifier le monde entier. Pour cela, il ne cessait d'agir et de pleurer. Il ne se contentait pas d'y employer ses disciples, il y travaillait lui-même, parcourant dans ce but, les provinces et les royaumes: aussi la vigne du Seigneur, arrosée de ses sueurs, produisit-elle les fruits les plus consolants de sanctification et de salut.

PRIERE.

O mon Jésus, je vous rends des actions de grâces infinies de tout le bien que la charité prodigieuse de Saint François a produit dans le monde. Que je suis loin d'avoir le dévouement de cet homme séraphique! Combien de fois l'amour de moi-même me fait oublier mes devoirs envers les autres! Ah! Seigneur, je me repens vivement de ma dureté. Désormais je verrai dans chacun de mes frères un autre moi-même; et comme le péché est le plus grand malheur qui

puisse leur arriver, daignez, ô mon Dieu, m'affliger comme il vous plaira; mais je vous demande instamment la grâce de les préserver d'un si grand mal; car il est juste de mettre le salut des âmes au-dessus de tout, puisque vous avez donné pour cette cause votre vie infiniment précieuse.

Et vous, mon saint et compatissant Protecteur, obtenez-moi un cœur semblable au vôtre, un cœur plein de charité envers le prochain, avec qui je dois être uni en Jésus-Christ par un même amour comme je le suis par une même foi et par les mêmes sacrements.

Trois *Pater*, *Ave*, *Gloria*, etc.

VIIme JOUR.

DÉVOTION DE SAINT FRANÇOIS POUR LES MYSTÈRES DE JÉSUS.

L'ardente charité qui fit perdre à Saint François le goût de tous les biens du monde, lui inspira les sentiments les plus élevés sur les choses divines. Il honorait les principales fêtes par de longs carêmes qui ne consistaient pas seulement dans le jeûne, mais encore dans de ferventes méditations et autres exercices d'une solide piété. Il était très dévot à la naissance du Sauveur. Il la célébra une

fois d'une manière si tendre et si expansive, qu'on en fut touché à un point extraordinaire. Pour récompenser son serviteur, le Sauveur lui apparut sous la forme d'un enfant, dans la crèche que François lui avait préparée. Ce Saint Patriarche versait des larmes amères sur la passion de Jésus-Christ. C'était à la fois [illegible] miroir, son livre et le sujet ordinaire de ses discours. On était pénétré de dévotion en le voyant communier, et les douceurs inexprimables qu'il éprouvait dans cette action si sainte le ravissaient peu à peu en extase. Il s'occupait beaucoup des grandeurs et des vertus de la Sainte Vierge, et en y pensant, ainsi qu'aux Anges et aux Saints, il s'abandonnait à de ferventes prières, pour demander à Dieu un amour plus pur et plus enflammé.

PRIERE.

O mon Jésus, Saint François retirait des divins mystères, comme des véritables mines du Ciel, d'immenses trésors de perfection ; et je crois faire beaucoup en les honorant par quelques pratiques extérieures dont je m'acquitte faiblement et avec un esprit troublé de mille vanités. Ah ! Seigneur, répandez sur moi les sublimes lumières de votre divine face, et enseignez-moi vos saintes volontés. Je vous adore et vous aime dans votre vie et votre

mort, dans votre Mère sans tache, dans vos Saints; mais daignez me découvrir vos voies et mes devoirs, afin que l'esprit de votre loi soit l'âme de mon culte, et que je joigne une sainte conduite à mon sacrifice de louange.

Et vous, Saint François, modèle accompli de dévotion, vous qui, pour l'honneur de Dieu, fîtes réparer trois églises qui tombaient en ruines, aidez-moi à devenir un temple vivant du Très-Haut, tout parfumé de l'odeur d'une sincère dévotion, et à louer le Dieu vivant, non-seulement en paroles, mais de cœur et par œuvres.

Trois *Pater*, *Ave*, *Gloria*, etc.

VIIIme JOUR.

LES SAINTES STIGMATES DE SAINT FRANÇOIS.

La vie de Saint François eut plusieurs traits de ressemblance avec celle du Sauveur; mais l'impression des plaies de Jésus sur le corps de son saint serviteur fut comme le complément et le sceau de cette divine conformité. Le Seigneur lui apparut sous la forme d'un brillant Séraphin en croix, et après avoir blessé son cœur d'amour par la vue de son éclatante beauté, et par des paroles

mystérieuses et d'une douceur ineffable, il blessa le corps même de son humble serviteur, et lui imprima dans les mains, les pieds et le côté une vive image de ces plaies, qu'il avait reçues pour le salut du monde sur la Croix. Cette impression fut accompagnée d'une douleur excessive ; et par la volonté du Tout-Puissant, le Saint Patriarche survécut deux ans, portant sur lui ces signes précieux de notre rédemption. Il était devenu un crucifix vivant parmi les hommes ; et il pouvait dire comme le grand Apôtre : *Je vis ; ce n'est plus moi, c'est Jésus-Christ qui vit en moi.*

PRIERE.

O mon Sauveur, qui pourra vous louer dignement pour une œuvre si admirable ! Ce n'est pas seulement pour Saint François que vous l'avez faite, c'est encore pour moi et pour tous les fidèles. Vous avez voulu que les plaies de votre serviteur, en nous rappelant les vôtres, nous excitassent à vous rendre l'amour que nous vous devons pour l'incomparable bienfait de votre douloureuse Passion. Soyez à jamais béni de cette attention paternelle. Par les mérites de Saint François, daignez, ô mon Dieu, seconder le désir que m'inspirent ses plaies sacrées, de mourir au monde et à moi-même, afin de vivre uniquement pour vous, qui avez voulu par votre mort, nous donner la véritable vie.

Et vous, mon bienheureux Père, enflammez, par les sublimes ardeurs de votre cœur, la joie que me causent vos saintes blessures, afin qu'en les baisant avec un profond respect, je comprenne clairement le langage mystérieux par lequel, comme autant de bouches célestes, elles me disent : Aimez votre Dieu qui, par un excès de bonté, a daigné souffrir et mourir pour vous.

Trois *Pater*, *Ave*, *Gloria*, etc.

IXme JOUR.

HEUREUSE MORT DE SAINT FRANÇOIS.

La mort de Saint François fut un des spectacles les plus attendrissants que le monde ait jamais vus. Le Saint s'y prépara par les exercices de la plus haute piété. A sa dernière heure, il se rappela le dépouillement du Sauveur sur la croix ; il s'étendit lui-même sur la terre nue pour l'imiter. Le Supérieur lui présenta l'habit, en disant qu'il le lui prêtait comme à un pauvre ; et François, content d'avoir été fidèle jusqu'au bout à sa chère pauvreté, en rendit grâces à Dieu. Il se fit lire la Passion de Jésus selon Saint Jean : il récita ensuite le psaume 141, jusqu'au dernier verset : *Seigneur, tirez mon âme de sa prison, afin que je*

célèbre votre nom : les justes m'attendent, afin que vous me donniez la récompense que vous m'avez préparée. En disant ces mots, il rendit doucement son âme à Dieu. On vit cette âme précieuse monter droit à la gloire éternelle, comme une belle étoile qui s'élève vers les cieux ; son corps naturellement brun, devint d'une blancheur merveilleuse. La noirceur des clous relevait les plaies des pieds et des mains ; celle du côté, ronde et vermeille, semblait une rose fraîche et éclatante ; les assistants en furent touchés, et attendris jusqu'aux larmes.

PRIERE.

O mon Jésus, que la mort de vos Saints est précieuse ! Quand Saint François vit approcher la sienne, il vous en rendit de vives actions de grâces et, dans l'excès de sa joie, il voulut que ses Religieux chantassent avec lui vos louanges. Je vous supplie, ô mon Sauveur, par vos glorieuses plaies, de m'accorder la grâce de mener une vie toute nouvelle ; afin que n'ayant en vue que votre honneur, comme mon unique but en ce monde, vous daigniez sanctifier ma vie et ma mort, et que, par l'une et par l'autre, j'aie le bonheur de vous glorifier parfaitement.

Mon Saint Protecteur, telles sont les pensées de

salut que me suggère votre doux passage de cette vallée de larmes à la céleste patrie. Oh! qu'on finit heureusement dans la voie que vous avez tenue! Quel bonheur pour moi d'y vivre et d'y mourir! Loin de craindre la mort, je la regarderai comme ma bienfaitrice et mon amie; car elle me délivrera du danger d'offenser Dieu, et m'assurera le bonheur de l'aimer éternellement. Je l'espère de sa grâce et de votre intercession. Ainsi soit-il.

Trois *Pater*, *Ave*, *Gloria*, etc.

PRIERE AU SAINT TITULAIRE DE LA PAROISSE.

Bienheureux Titulaire de cette Paroisse, nous bénissons, de tout notre cœur, Dieu qui vous a placé entre ses Saints, et qui en récompense de vos vertus, vous fait honorer dans cette Eglise, qui vous sert de demeure, pour habiter avec nous. Levez-vous, ô puissant Protecteur, et secourez-nous, dans tous nos dangers. Sanctifiez ces lieux, qui vous sont consacrés, afin qu'ils soient dignes de vous. Comblez de toutes sortes de bénédictions le pieux peuple de votre Paroisse, afin qu'il vous soit de plus en plus dévot. Faites régner, parmi nous, pauvres pécheurs, la paix, qui peut seule faire notre bonheur. Obtenez-nous d'avoir toujours de bons Pasteurs, qui puissent nous mener au Ciel, où nous partagerons votre bonheur, en vous bénissant de nous avoir sauvés.—Ainsi soit-il.

40 jours d'indulgence chaque fois que l'on récite cette prière avec dévotion.

FIN.